

En Bavière, des habitants nés de Nuremberg viennent de fonder une association pour l'achat des grains. Cette société, qui a reçu l'autorisation du roi, fera fabriquer du pain qui sera vendu aux classes pauvres au-dessous de la taxe.

En Angleterre, les événements d'Irlande révèlent une actualité de disette effrayante.

PRUSSE.

— On écrit de Berlin à la *Gazette de Cologne* :

« On parle d'une note collective que les trois grandes puissances du Nord vont adresser, sous peu, aux cabinets de Paris et de Londres, au sujet de la dernière insurrection polonaise et de l'occupation de Cracovie qui en a été la conséquence. Cette note a été provoquée tant par le dernier discours de Lord Palmerston à la chambre des communes que par les instructions qu'il a transmises aux ministres britanniques à Vienne, à Berlin et à Saint-Petersbourg, instructions qui leur enjoignent de demander des explications sur la violation du traité de Vienne, et qui ont amené un échange de notes et plusieurs conférences. Il a été déclaré aux représentants de l'Angleterre que les trois puissances qui, depuis le commencement de cette affaire, ont agi de concert, répondraient aussi *solidement* de ce qui s'était passé et qu'elles répliqueraient aux demandes d'explications de l'Angleterre par une note collective. Voici ce qui a transpiré sur le contenu de cette note : On y reconnaît la validité obligatoire des traités, mais on s'efforce en même temps de prouver que les mesures prises par les trois puissances protectrices n'ont été adoptées que pour le bien de Cracovie et ne sont nullement une violation. Quant à la politique suivie par chacune des trois puissances à l'égard des provinces polonaises, la note déclare qu'elle n'est pas du ressort d'intervention étrangère ; que chaque état est maître chez lui et qu'il n'y a ni dans le droit des gens, ni dans les traités aucune disposition qui autorise une intervention étrangère à cet égard. »

SUISSE.

Révolution à Genève.—Ce que les corps francs n'ont pu imposer à Lucerne, si glorieusement défendue par ses milices et ses citoyens catholiques, les démocrates de Genève, c'est-à-dire la population du faubourg Saint-Gervais, ameutée et dirigée par les radicaux Fazy et deux ou trois de ses amis, viennent de le faire triompher dans Genève. En moins de trois journées, après des barricades, les coups de fusil des insurgés, la canonnade et tous les autres moyens d'attaque ou de défense sur les ponts et à travers les rues de la ville basse, le gouvernement légal et très-moderé de ce canton, a été renversé. La ville et toute l'autorité sont entre les mains des radicaux victorieux. Les ponts sur le Rhône ont tous été détruits, les blessés sont très-nombreux, les victimes ne sont pas rares non plus, c'est dire que cette victoire de la démocratie a été sanglante.

Voilà donc la guerre, et la guerre la plus acharnée, que l'on inaugure en Suisse entre les divers cantons. C'est pour être restée dans la modération que Genève est ainsi traitée par le radicalisme des émeutiers des faubourgs. Que Lucerne et les autres cantons catholiques entendent la signification qui leur est faite !

POLOGNE.

— Le bruit court que le gouvernement anglais a recommandé au sénat de prendre une attitude fière et indépendante vis-à-vis des trois puissances protectrices. Malheureusement les circonstances actuelles et la faiblesse du sénat ne lui permettent pas de prendre une pareille attitude. On a parlé récemment de nouvelle manière de la propagande polonaise. On ne conçoit guère comment, eu égard à l'activité que la police déploie partout, des émissaires peuvent se glisser dans le pays sans être aperçus.

— On écrit de Rome, le 12 septembre :

« M. le comte de Lutnow, ambassadeur autrichien, est, dit-on, rappelé.

« M. le comte Rossi, ambassadeur de France, doit partir prochainement pour Paris. Il sera de retour à Rome vers le mois de novembre, époque de la prise de possession de Saint-Jean-de-Latran par le nouveau Pape.

HUGUES LE DESPENSIER.

VIII.

INJUSTICE.

Suite.

Deux jours après ces événements, le bon Fier-à-Bras ouvrit les portes du château d'Estreham à la troupe anglaise. Elle sortit avec le malheureux Jospatriek, qui, mis au pain et à l'eau par le sévère géant, tandis que ses soldats faisaient chère lie, était dans un état de faiblesse et d'épuisement à faire pitié, et ne cessait de gémir que pour maigrir sur le brancard où il était couché, porté par quatre des siens. Une chose le consolait cependant, c'était d'être rentré en possession du bienheureux quartaut, que le colosse lui avait rendu en lui disant, en termes assez brutaux, d'aller le vider ailleurs. Messire Jospatriek n'avait pas besoin d'y être excité ; à peine hors du château, il tendit au fidèle Gérold son hanap, qu'il vida plus consciencieusement que jamais en adjurant toutes les puissances infernales de détruire de fond en comble le manoir d'Estreham et ses seigneurs jusqu'à la dernière génération. Dans ces dispositions charitables

et bienveillantes, il suivait le chemin qui conduit à la ville de Caen.

Il était en route depuis une demi-heure environ ; déjà il pouvait voir au loin derrière lui bluir la colline qui couronne le château d'Estreham ; une troupe nombreuse s'avancait en sens contraire. Bientôt on entendit le hennissement des chevaux, on vit étinceler l'acier des heaumes et des lances. Un des soldats anglais, tireur d'arc du Wiltshire et doué d'une excellente vue, s'écria qu'il apercevait la bannière royale, un instant après on pouvait en effet distinguer un grand étendard déroulant au vent des prairies ses plis de pourpre, sur lesquels étaient brochés en or les trois léopards. Cette vue rendit subitement messire Jospatriek à lui-même. Il se fit hisser sur son cheval, qui témoigna par ses ruades avec quelle peine il reprenait la lourde charge dont il s'était débarrassé l'avant-veille avec tant de plaisir ; mais il lui fallut se soumettre et prendre la tête, et la troupe avec son maître, qui avait encore une fois demandé à Gérold quelques gorgées du vin d'Anjou, seulement pour se remettre les esprits.

Lethane fut bientôt en présence du roi d'Angleterre et d'une escorte brillante où se trouvaient Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, et la fleur des nobles qui avaient tiré l'épée à la bataille d'Haslings. Ce qui s'était passé l'avant-veille sous les murs du château d'Estreham était arrivé aux oreilles de Guillaume par les soldats normands de l'escorte du comte de Northumberland, et il paraissait vivement irrité contre les défenseurs du château et contre le malencontreux époux. Il lui ordonna en termes brefs de tourner bride pour voir comment il traitait ceux qui osaient résister à ses volontés ; mais ayant aperçu le quartaut de vin d'Anjou et devinant combien ce quartaut avait été contraire à ses desseins, il le fit défonceur à coups de hache d'armes par un homme de sa suite. Il eût fallu voir la piteuse figure de messire Jospatriek pendant que le vin s'échappait entre les douvelles disjointes en arrasant le chemin. La perte de son sang n'eût pu lui arracher plus de preuves de sensibilité. Quand le tonneau fut entièrement à sec, le pauvre lord poussa un gros soupir et vint, la tête basse, se mêler au cortège.

Il arriva devant le château d'Estreham, qui, cette fois, semblait préparé à la défense. Les ports-levis étaient levés, toutes les portes masquées, et les fossés se montraient dans toute leur béante profondeur.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Guillaume, plein d'irritation et de surprise, par la resplendeur de Dieu ! nous entrons par la brèche. Je ferai raser ce château et semer du sel sur ses ruines. Sonnez trompettes !

Une bruyante fanfare se fit entendre, et au haut des murailles, sur les créneaux, une forme colossale se dessina, produisant parmi les chevaliers normands une impression de fureur instinctive. Le géant agita en l'air la bannière de ses seigneurs, l'amena ; et cria de cette voix que nous avons déjà entendue :

— Abaissez les ponts-levis !

Un bruit de chaîne et de poulies succéda, et bientôt le chemin fut ouvert au roi d'Angleterre. Le bon Fier-à-Bras était descendu dans la cour pour le recevoir. Le géant n'était plus pour tous les seigneurs présents qu'un sujet d'étonnement ; mais les chevaux avaient de la peine à s'accoutumer à sa vue. Celui de Guillaume, au moment de passer, se cabra et refusa d'avancer. Le géant mit un genou en terre, et puis disparut sous le ventre de l'indocile animal. Un instant après, Guillaume se sentant emporté en avant, traversait le pont de bois, le porche, et était déposé doucement avec son cheval au milieu de la cour. Quand il eut fait ce tour de force, qui provoqua de toutes parts des cris de surprise et d'admiration, le géant s'agenouilla de nouveau devant le Roi.

Le conquérant, qui n'avait pu se défendre d'un moment d'inquiétude, sourit et jeta à l'héroïcule une bourse bien remplie.

— Tu es une monture fort douce, dit-il ; je suis sûr que mon cheval est de cet avis. Mais je ne voudrais pas l'y habituer, de crainte qu'un de ces jours il ne veuille me monter sur le dos. Quel est ton nom et ton pays ?

— Sire, répondit le colosse, qui devenait gauche en parlant, je suis Gandolphe, surnommé Fier-à-Bras, aussi bon Normand que personne, et de race libre. Mon quadrisaieul, plus grand et plus fort que moi, traversa la mer avec le seigneur Anchil, depuis lors, de génération en génération, nous sommes gardiens de ce domaine, et nous tenons des seigneurs une petite ferme pour récompense de nos services militaires.

— Et que penses-tu si je te confiais la garde de ma personne, en te donnant, au lieu d'une ferme, un beau domaine ; car, dit Guillaume avec intention, je crois que ton service est fini dans celui-ci.

— O sire ! dit le pauvre géant, qui se mit à pleurer avec tout l'a-